

✕ Doan Bui, *Le Silence de mon père* ✕

Paris, L'Iconoclaste, 2016, 255 p., 19 €

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2016/2 n° 1314**, PAGES 176 À 177

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

DOI 10.4000/hommesmigrations.3678

Date de mise en ligne : 06/11/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2016-2-page-176?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Doan Bui, *Le Silence de mon père*

Paris, L'Iconoclaste, 2016, 255 p., 19 €

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://>

hommesmigrations.revues.org/3678

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 176-177

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Doan Bui, *Le Silence de mon père* », *Hommes et migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 06 novembre 2016. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/3678>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

LIVRES

sions. “Et vous qui avez quitté le pays, où en êtes-vous ? Quelles sont vos vicissitudes ?”, demande un jeune peintre à un écrivain exilé.

Trois générations se rencontrent dans ce livre : ceux qui ont fait la Révolution et l’on fuit, ceux qui ne l’ont pas connue, élevés en exil, et ceux qui ont grandi dans l’Iran des mollahs. Par la grâce d’Internet, des ombres disparues rejaillissent dans la vie de Guita. En se réconciliant avec son passé, le per-

sonnage de Chahla Chafiq quitte sa fenêtre et entre dans la vie, “zendegi” en persan, ce mot sur lequel son père insistait tant, lorsqu’au lendemain de la révolution iranienne, il incitait sa fille à quitter l’Iran, pays de trop de deuils.

Catherine Guilyardi

1. Femmes sous le voile face à la loi islamique (Le Félin, 1995), Le Nouvel homme islamiste. Les prisons politiques en Iran (Le Félin, 2002) et Islam, politique, sexe et genre (PUF, 2011). Un recueil de ses nouvelles, traduit du persan en français, a été publié en 2005 chez Métropolis. Chemins et brouillard.

Doan Bui

Le Silence de mon père

Paris, L’Iconoclaste, 2016, 255 pages, 19 €

Doan Bui, journaliste, deuxième génération (comme on disait) de l’immigration vietnamienne, emprunte le chemin tortueux et brumeux qui conduit à cet “inconnu” dont elle a hérité les traits, la myopie et l’asthme : son père. Tout commence par une aphasie qui le prive à jamais de toute parole. On pourrait dire que cela ne change rien, tant ce père parlait déjà peu, tant le silence est ici érigé en éthique de comportement : on ne parle pas, on tait, on cache... histoire de ne pas perdre la face ou de la faire perdre. À côté, le nif à la kabyle, c’est oualou (de la gnognotte, quoi). “Le silence est comme l’asthme chez nous. Ça se transmet de père en fille.” Avec cet énième et

dernier exil paternel, le temps est venu de poser des questions, de remonter le fil de l’histoire familiale, de braver l’interdit qui exige l’effacement du “je” (“un truc de Français”) derrière le “nous” du groupe et de la famille. Doan Bui va enfreindre les tabous du silence et de l’individualité, mais aussi celui de remuer “de vieilles cendres qui pourraient provoquer un incendie”.

Doan Bui ne verse pas dans le nominalisme familial ou des non-rapports entre une fille et son papa. Ici, l’intime rejoint l’histoire du Vietnam et de l’exil vietnamien. Il faut rapprocher Doan Bui de Duong Thu Huong (pour le Vietnam) ou Duyen Anh (pour les enfants métis, ces “poussières de vie” ou “tête de poulet, cul de canard”). Sans oublier ces auteurs au sang ou à la géographies mêlées : Linda Lê, Minh Tran Huy, Kim Thuy, mais aussi Azouz Begag ou Tasadit Imache jusqu’à Brahim Metiba ou Samira Sedira.

Doan Bui dévoile l’angle mort des cocoricos sur l’intégration à la française. Un autre silence qui plombe un vivre-

ensemble rabaisé à une déclaration d'allégeance. En se gargarisant de la réussite de "ses" "bons immigrés", la société refoule les sacrifices, les frustrations, la désintégration des corps et des âmes. Ceux de ce père venu avec sa famille se perdre au Mans. Malgré son statut de médecin, les Bui restaient "les immigrés dans cette coterie de notables". "Nous avons été de "bons immigrés", faisant même semblant d'être français. "Pour nous intégrer, nous nous sommes désintégrés". "L'exil brise les pères", écrit Doan Bui, à coups de culpabilité pour ceux restés au pays et par un sentiment de "trahison" à voir ses enfants "déjà passés de l'autre côté". L'auteure, qui voulait "tant être française" – au point d'être aveugle aux siens –, ne se départira pas d'un sen-

timent d'imposture, de n'être jamais à sa place. Le jour où, pour un acte de naissance elle doit prouver sa qualité de française, elle se sent rejetée : "tout à coup je n'étais plus dans le bon camp". Suspecte, il lui faut produire le certificat de naturalisation du père. Ses recherches la conduisent à dénicher de vieux documents et photos, des rapports de police aussi. Elle découvre des secrets insoupçonnables que des couches épaisses de silence, accumulées depuis deux générations, ne sont pas parvenues à cacher. Mais "il n'y a aucune honte à avoir. Rien à cacher. Personne ne perdra la face". "La mer avalera tout", écrit-elle à sa mère, "mon idole". Un livre tendre, écrit avec élégance et pudeur. Incroyablement courageux !

Mustapha Harzoune

Jean-Paul Mari Bateaux ivres

Paris, Lattès 2015,
279 pages, 19 €

Sur ces "migrants" qui osent un "grand saut dans le vide", il est de bon ton de verser des larmes de crocodile pour mieux détourner le regard. Mme Merkel

exceptée. Avec force et précision, Jean-Paul Mari revient ici sur ces tragiques et modernes odyssees. Il apporte même du neuf. Ainsi, s'il fallait une seule raison de lire ce livre, c'est au chapitre consacré à Lampedusa qu'il faudrait s'arrêter. Halo de lumière au milieu de

pages sombres, il rappelle les règles qui font que l'humanité peut se prévaloir de ce titre, ébauche moins une politique qu'une ligne de conduite, digne, nourrie d'impératif moral et d'intelligence politique.

Car la question migratoire renvoie au courage, à l'hospitalité, à la solidarité. Les "Justes de Lampedusa" sont le boulanger qui baisse rideau pour aller porter secours, Costantino le maçon, Francisco le menuisier, Massimo l'électricien, Giacomo le pêcheur ou Giusi Nicolini la maire de Lampedusa. Rien n'est facile ! Mais ces Justes fixent la seule attitude possible pour agir sans forligner. Ils tissent les contours d'une politique plus efficace et plus humaine que le chacun pour soi européen et